

Les sept messieurs en queue de pie

par
Jean Lafontant

Il était une fois, dans une contrée lointaine, sept dignes messieurs qui habitaient un magnifique et étrange château, admiré par les gens du pays. Pourtant, jamais ceux-ci n'avaient osé y pénétrer. Ils le contemplaient de loin, quand un voyage les obligeait à s'aventurer de ce côté. Un haut portail grillagé et un immense parc empli de chants d'oiseaux protégeaient de la curiosité publique le sanctuaire des messieurs.

Du reste, on les voyait rarement au village. Quand ils daignaient s'y montrer, c'est avec un amusement mêlé de crainte qu'on les regardait descendre un à un du carosse, tous mêmement habillés d'une redingote noire à queue de pie et d'un haut-de-forme parfait. Il y avait longtemps que pareil accoutrement ne se portait plus. Mais les braves gens s'imaginaient que cette mise triste seyait à leur distinction naturelle. On se moquait aussi (à voix basse) de cette régularité qui les faisait voir toujours ensemble. Cependant, il suffisait à ces messieurs de fixer l'assistance de leurs beaux yeux bleus – si clairs qu'on avait peine à en distinguer l'iris – pour que l'amusement intrigué se transformât en respectueuse fascination.

On ne savait strictement rien d'eux sauf qu'au marché, ils achetaient des fleurs qu'ils épinglaient à leur boutonnière; l'un une rose, l'autre un chrysanthème, le troisième une pensée... jusqu'au septième qui, sans doute pour se moquer, cueillait gravement un pissenlit. Puis ils se promenaient tout bonnement bras dessus, bras dessous, sans jamais parler à personne, ni même entre eux. Cependant, sous l'effet d'une incontrôlable impulsion qu'ils tâchaient en vain de dissimuler aux regards en coin des paysans, les sept messieurs changeaient parfois de partenaire, s'éloignaient l'un de l'autre à une distance et dans une cadence mesurées. Lors de ces permutations, ils perdaient la

parfaite ressemblance que leur donnaient leur beau visage lisse et les croches noires de leurs queues de pie, raides comme des cornettes de nonnes. Sous l'injonction d'une règle mystérieuse, chacun adoptait alors une expression singulière, quoique changeante, dont l'addition couvrait toute la gamme des émotions connues: de la douceur à la violence, de l'inquiétude à la sérénité, de l'amour éperdu à la haine la plus féroce... Cependant, le florilège de passions fugitives dont ces messieurs étaient soudain saisis, comme possédés par des dieux, n'exerçait sa magie que dans l'étrange ballet qui les unissait et les opposait. Si l'un d'eux marquait le pas, les autres s'éloignaient en sourdine, sans rechigner, jusqu'à ce qu'une occasion favorable ou une grâce cosmique favorisât un réarrangement.

Quelques semaines passèrent. Quelques mois. Sans qu'on ne les vît. On les crut en voyage, ce que contesta un paysan qui avait remarqué, certaines nuits, des lumières tantôt vives, tantôt palotes, dans une salle ou l'autre du château, et de vagues ombres en haut-de-forme qui glissaient derrière les rideaux tirés. On se signa. On pria. Mais, malgré la peur qu'instillaient ces soupçons de sorcellerie, on regretta l'absence des sept messieurs, et une sorte de morosité s'installa dans le pays.

Le jeune Tom, que ces histoires avaient fort impressionné, un jour que sa maman lui avait mandé de porter des fruits à sa vieille marraine, décida de faire un détour par le chemin du château, histoire d'écouter les oiseaux et, avec un peu de chance, apercevoir une silhouette, ce qui alimenterait sûrement les conversations pour deux bonnes semaines et lui vaudrait peut-être une petite récompense. Comme, malgré son guet, il ne voyait ni n'entendait rien d'autre qu'un grand château calme et le ramage d'oiseaux cachés dans l'épais feuillage, il toucha la grille, hésita, la poussa doucement. À sa grande surprise, elle s'ouvrit sans résistance. Aucune cloche. Aucun chien. Aucun valet. Le coeur battant, il franchit le portail et s'engagea dans l'allée, à petits pas. Tom savait qu'il était le premier à commettre pareil sacrilège, mais il savait aussi que, malgré leur terrible allure, les sept messieurs n'étaient point méchants. «Je leur dirai m'être égaré» se fit-il accroire naïvement, et il avança plus avant. Les fleurs, sur son passage, lui sussurèrent de jolies avances en le baignant de leur parfum. Il frôla les hautes fenêtres fermées, se colla le nez sur la vitre mais ne vit que sa propre image. Il se retourna, craignant qu'on pût l'observer par derrière ou de côté,

à son insu, et réalisa d'un coup l'immensité de sa solitude et son infinie témérité; car les dimensions du lieu étaient telles, les bosquets, les tourelles, les créneaux si nombreux, que la découverte soudaine d'un des milliers d'yeux courroucés qui peut-être s'y cachaient suffirait à le terrasser, comme un faon la balle d'un chasseur. Mais il se rendit compte qu'il était désormais trop engagé pour rebrousser chemin. De toute manière, la curiosité le rongait, et c'est avec des précautions de chat qu'il gravit l'escalier de marbre menant au seuil de la grande entrée principale. Il tira sur le cordon de la cloche pour s'annoncer. La cloche ne sonna pas et nul ne vint. Il essaya de nouveau: en vain. Il poussa la porte qui, telle la grille auparavant, s'ouvrit sans résistance. «Honneur! honneur!, cria-t-il de sa petite voix toute fêlée par la peur, il y a quelqu'un?»

Alors, alors, un gros roulement de tambour se fit entendre, et des trompettes et des cymbales éclatantes fusèrent de partout suivies d'une kyrielle de violons qui semblèrent virer fous. La musique, pareille à une colère divine, enveloppa Tom, le rudoya, le caressa aussi, le souleva même dans les airs jusqu'au faite de la coupole du vestibule où de petits angelots dessinés lui firent, en riant, de délicieuses grimaces, puis le redéposa doucement sur la dalle. Il ne resta pas longtemps dans cette position inconfortable. Un petit bataillon de piccolos flanqués de clarinettes et de violes de gambe, sans compter les virevoltes d'un clavecin dément, vint le chatouiller. Tom, à la fois épouvanté et ravi, avait l'impression de lutter contre les titillations d'un millier de libellules.

L'étreinte de la musique diminua graduellement, et les personnages du merveilleux vacarme se retirèrent pour gagner, qui les pièces voisines, qui les chambres de l'étage. Un violoncelle maussade revint sur ses pas grommeler à Tom un discours qu'il ne comprit pas, puis s'éloigna et disparut, lui aussi.

L'enfant se releva et prit ses jambes à son cou. Au village, jamais il ne souffla mot de cette histoire, de crainte qu'on se moquât de lui ou qu'on le crût fou. De toute manière, on ne revit plus sur la place du marché les sept messieurs en queue de pie.

Le temps passa. Le bourg devint une ville. Tom eut des enfants qui eux-mêmes en eurent à leur tour. Quoiqu'en ruine, le château dressait toujours sur la vallée son imposante majesté.

Un soir d'été, à l'approche des élections, le député de la circonscription, qui était aussi ministre de la Culture, invita l'Orchestre national à donner un concert dans la grande salle paroissiale. Tom, maintenant octogénaire, dont la vue avait beaucoup faibli, voulut y assister et demanda à l'un de ses fils de l'y conduire.

Aux premières mesures, un frisson le secoua de pied en cap: il reconnut le roulement de tambour et toute la frénésie des cuivres, des vents et des cordes qui l'avaient assailli bien des années plus tôt. Il plissa les yeux et observa les musiciens très occupés à leur affaire; mais l'un d'eux, à qui la partition laissait un répit, sourit avec malice et leva vers lui des yeux bleus si clairs que Tom eut peine à en distinguer l'iris...